

## Enfance troublante et troublée

Je suis une fillette menue, les cheveux blonds filasse, presque blancs, vieille avant l'âge, toujours pâlotte, sans être quasiment malade, mal dans sa peau. Je ne parle pas, (j'ai beaucoup changé) je ne dis jamais rien et n'embête personne, du moins le jour, parce que la nuit ; oh ! quelle nuit ! comme dans la chanson que chante Monsieur Sacha DISTEL. En voici la raison, du plus loin que je me souviens, je souffre d'otite. Pour soulager la douleur intenable de cette maladie, à cette époque, il suffisait d'introduire dans le conduit auditif, quelques gouttes d'huile de table ordinaire préalablement chauffée, après ça tu peux me croire, la douleur s'endort et toi avec. Ce remède n'a plus cours de nos jours, fort heureusement, il est à déconseiller, je dirais mieux, il est à bannir. En effet, fais cette petite intervention, plusieurs nuits et plusieurs années et tu n'auras pas la minuscule perforation d'une paracentèse, mais plus de tympan et l'oreille interne complètement détruite. Je m'excuse de ce passage para médical, mais il a pour moi une importance capitale.

Donc je souffre presque chaque nuit d'otite, ce qui est déjà considérable, j'ai en plus une incontinence urinaire, pour parler clair, je fais pipi au lit, et ça tu peux me croire, c'est une véritable catastrophe. Ma mère fut dans ces moments là, une maman exemplaire et patiente, jamais elle ne m'a grondé ou bousculé pour toutes les nuits où je l'ai dérangée dans son sommeil, pour me soigner ou changer mes draps.

Jusqu'à quel âge ai-je supporté ces inconvénients ? et bien voilà, à 11 ans je fais ma communion solennelle, cela

va te paraître étrange, certains diront qu'il s'agit d'une simple coïncidence où d'un choc psychologique, d'autres pencheront plus tôt pour un miracle, comment savoir. En voici les faits. Je fais donc ma première communion, avec Ma robe blanche, Mon voile, Mon missel, Mon chapelet, Mes chaussures neuves, Ma montre offerte ce jour là par Ma marraine. Enfin pour la première fois, tout est à moi. Je suis au Paradis avec les anges.

J'ai oublié de te dire que je suis, à cette époque, constamment dans la lune. Je ne suis pas souvent sur la terre, sauf, pour regarder les petites fourmis travailler, c'est fou ce qu'elles font, elles vont, elles viennent, dans tous les sens, sans jamais se lasser. Donc ce jour là, je ne suis plus sur terre, ni dans la lune, non, je suis sur un nuage et c'est cotonneux un nuage, ça glisse et ça s'en va au gré du vent... Eh bien oui, c'est à partir de ce jour là, je dis bien ce jour là, que je n'ai plus jamais souillé mon lit.

— *Qu'en penses-tu ? me dit-elle, avec un sourire malicieux ; je ne sais trop quoi lui répondre, mais de toute façon, elle ne m'en laisse pas le temps, elle enchaîne aussitôt.*

A peine débarrassée, de cette anomalie, qu'une autre hélas surgit. Je deviens tout simplement somnambule. Commence alors pour mon entourage et moi même, une série d'aventures que je ne peux pas oublier. Sans être tragiques, elles furent parfois désagréables, surtout pour ma sœur aînée qui me prend sous son aile protectrice. C'est grâce à elle si ces événements n'ont laissé dans mon cerveau que quelques bribes amusantes. Si tu le permets, *me dit-elle*, je vais t'en raconter quelques unes, qui te feront peut-être sourire, du moins je l'espère. Chaque fois qu'avec ma sœur nous évoquons l'un de ces incidents, nous en rions encore.

Chaque nuit, je vais aux toilettes en dormant et je me recouche toujours endormie. Une nuit au lieu d'aller m'asseoir sur la cuvette des w. c, je vais tout bonnement m'asseoir sur le radiateur électrique en fonctionnement. HO ! LA ! LA ! le réveil est brutal et mes cuisses, m'ont cuit pendant plusieurs jours. Cela ne m'a pas guérie pour autant ; une autre nuit, je crois sortir de la chambre par la porte, je vais pour franchir la fenêtre grande ouverte, nous sommes en été, heureusement ma grande sœur prend la précaution chaque soir de crocheter les volets, afin que l'air frais de la nuit entre, mais que moi je ne puisse passer, cette pièce étant située au premier étage.

Ma sœur avait entendu cette phrase, quand on parlait de moi, « elle finira bien par passer un jour par la fenêtre » J'avoue ne pas lui avoir facilité sa tâche ingrate d'ange gardien, elle était pour nous tous, toujours très attentionnée. Quand nous parlons ensemble de tout ceci, elle en frémit encore. Le plus grave de cette histoire, c'est qu'une nuit, j'ai failli faire mourir une brave femme d'une crise cardiaque, tant elle a eu peur.

Il faut me dit-elle que je t'explique la situation de ce moment là. Nous sommes en 1940, je vais sur mes treize ans, c'est la débâcle, les réfugiés arrivent par centaines dans notre région.

Mes parents, comme tant d'autres, ayant un vaste appartement, sont chargés d'héberger un couple de Belges d'une cinquantaine d'années chacun.

La chambre que je partage avec ma sœur aînée, étant la plus confortable, leur est attribuée ; nous allons de ce fait camper dans la chambre voisine ou dorment régulièrement deux de nos jeunes sœurs.

Une nuit, je me lève en dormant et comme d'habitude, toujours endormie, je vais me recoucher mais pas dans la nouvelle chambre, non, je vais à pas feutrés dans celle qui fut la mienne, avant qu'elle ne soit donnée à ces braves gens. Il fait nuit, je n'en ai cure, cela ne me gêne pas outre mesure puisque je dors. Tout à coup, « je te le donne en cent, je te le donne en mille » je vais tout simplement me coucher sur la Dame, qui a prit ma place dans mon lit. Cris, hurlements de celle-ci, lumière brutale et réveil aussi brutal, avec en plus devant les yeux, le visage effrayé, épouvanté de cette brave femme, qui exprime son affolement par cette phrase impitoyable mais, désopilante, avec son accent Belge.

« C'est bon pour attraper la (chite) savez-vous » ?

A ces cris, ma sœur se précipite pour me recueillir, toute tremblante et frissonnante, ma peur a bien été aussi forte que celle de ma victime. J'en suis malade plusieurs jours durant, évidemment un verrou de sûreté est posé le lendemain sur la porte de nos voisins, ainsi qu'une lampe veilleuse dans le couloir près des toilettes. Cette petite lumière est bénéfique puisqu'elle a le don de me réveiller avant de me recoucher.

— *T'ai-je raconté, me dit-elle un jour, que nous habitions près d'une usine ?*

Oui, une fonderie - aciérie ; nous aimions assister à la coulée, c'était fantastique cette matière rougeoyante, qui se déversait dans des moules posés à même le sol. Cette chaleur qui nous brûlait les joues

Les ouvriers ressemblaient à des fantômes, les lueurs de l'acier en fusion allongeaient leur silhouettes, ils paraissaient beaucoup plus grands.

Les fours étant devenus archaïques furent transformés bien avant la guerre de 39-40. C'est mon père qui créa pour cette usine, le premier four à électrodes. Mon père était un génie, je t'en parlerai plus tard. Avec mes frères et mes sœurs, avec aussi les enfants de nos voisins, nous nous amusions très souvent dans cette usine. On y jouait à « cache-cache » mais parfois à des jeux dangereux. Nous aimions monter sur le pont roulant, notre frère aîné (18 mois de plus que moi) une tête brûlée, disait-on autour de lui, mon frère donc mettait en marche cette machine monstrueuse et nous nous promenions, à une hauteur considérable tout autour de l'usine.

Cela ce passait surtout le Dimanche, nous étions ce jour là, libre de tous mouvements, nos pères respectifs étant à leurs occupations ou distractions favorites, chasse, pêche, jardin. Nos mères trop prises par leurs obligations maternelles et domestiques, peut être un gâteau à confectionner pour le dessert ; J'avais remarqué, que nos mamans préparaient de bons gâteaux le jour ou nous faisons les plus grosses bêtises, les punitions, tombaient presque toujours le Dimanche ; je peux dire sans mentir, que nous avons été souvent privés de dessert.

Certain jours, nous grimpons au sommet des grands silos de sable fin, nous nous laissions glisser pour ressortir en bas, tout guillerets, par le petit trou d'évacuation, nous aurions pu être ensevelis et mourir étouffés. Mais comme le répétait notre maman à qui voulait l'entendre, « chacun de nous a un ange gardien, il faut bien que les leurs servent à quelque chose ». Un jour en effet, nos anges gardiens ont bien été omniprésents, en voici la preuve.

Pour le four à électrode, que papa avait fait construire, il fallait amener des câbles de haute tension, de la centrale électrique à ce four, pour cela il fit faire une galerie

souterraine en béton ; celle-ci traversait une grande partie de l'usine. Les câbles n'étaient pas encore en place et la galerie pas fermée. Mon intrépide frère, qui allait sur ses 12 ans, eut une idée géniale.

« Suivez-moi ! » cria-t-il, se prenant pour un grand conquistador, nous allons attaquer la citadelle en la prenant par son revers, c'est à dire, par en dessous. Comme nous étions « tous pour lui » nous entrons à quatre pattes et en file indienne dans ce boyau de cinquante centimètres de coté, mon frère le premier, ma copine en second, elle avait un mois de plus que moi, je venais donc en troisième position, les autres enfants suivaient par ordre d'âge, comme c'était l'usage. Nous étions ce jour là sept ou huit, le dernier devait avoir cinq ou six ans.

C'était fantastique, au début tout allait pour le mieux, quand tout à coup, un obstacle, pas de sortie, passage trop étroit, mission impossible, il faut faire marche arrière, commence alors une série d'appels. Mon frère crie, « reculez » on fait suivre, « reculez ». Mais les petits ne comprennent pas le message, ils ne peuvent pas faire demi tour, reculer leur semble difficile.

Cela a duré un temps interminable, nos corps pressés les uns contre les autres font si bien que l'on commence à manquer d'air. Enfin, avec beaucoup plus de temps qu'il fallut pour entrer, nous sommes sortis de ce trou.

Nos anges gardiens ! sans aucun doute étaient bien là. Si nous étions sans peur, nous n'étions pas sans reproche. Quoi qu'il en soit, nous n'avions pas perdu notre sang froid, mais nous avons poussé un grand soupir de soulagement.

Nous étions des riverains du Rhône, quand nous ne pouvions pas jouer dans l'usine, c'est près de lui que nous allions nous ébattre allègrement.

On jouait aux gendarmes et aux voleurs ou aux cow-boys et aux indiens, il nous fallait des fusils, des arcs et des flèches. Pour cela, nous allions à la menuiserie de l'usine, nous savions où était la clef, nous mettions la scie circulaire en marche pour fabriquer nos armes, pour rendre les fusils plus efficaces nous mettions des crochets avec des élastiques, nous pouvions ainsi envoyer un peu plus loin des projectiles fabriqués avec des pointes recourbées.

Les plus jeunes faisaient de la peinture, inutile de te dire dans quel état nous étions. Comme nous avions peur de la punition, qui ne manquerait pas de tomber, nous passions aux douches des ouvriers, chacun prenant la sienne, les plus grands, aidaient les plus petits, comme nous n'avions pas de serviette pour nous sécher nous prenions nos tabliers. Cependant nos parents avaient l'œil, nous ne pouvions, ni mentir, ni tricher, nous étions des enfants obéissants à la maison, bien éduqués, polis, mais livrés à nous même, nous étions des « casse-cou, » nous n'avions peur que de notre père.

Aux heures des repas, au premier coup de sifflet que nous entendions, il fallait faire vite pour revenir à la maison, si au troisième coup de sifflet, nous n'étions pas à table les mains propres, nous allions si c'était le soir, au lit sans souper (pain sec et verre d'eau) le midi nous étions privés de dessert, nos voisins eux, avaient des lignes à copier, ils étaient aussi privés de sortie, de dessert et d'argent de poche, pour l'argent de poche ; nous on s'en moquait, on en avait jamais.

Malgré ses petites tracasseries, la vie était belle, nous étions heureux. Je ne garde que des bons souvenirs de cette époque, ou nous étions les rois.

— *En disant ces mots, un léger sourire illumine son visage, avec cependant, dans le regard un éclair de regret, mais elle poursuit son récit, alors toi lecteur ! fais comme moi, écoute, écoute, écoute encore un peu.*

Nous n'étions pas toujours aussi intrépides, nous avions d'autres bons moments, des jeux plus calmes ; par exemple, devant notre maison, il y avait une cour où papa nous avait installé un portique (une balançoire, un trapèze, une corde à nœuds) j'étais très habile au trapèze, j'aimais accrocher mes jambes autour des cordes et me balancer la tête en bas, c'était drôle.

Dans cette cour nous passions, certains jours, des heures à préparer la fête au village, nous montions des baraques foraines, tir à l'arc, boîtes de conserves avec les balles, nous allions à la décharge et nous ramenions des objets hétéroclites. Papa nous laissait faire, mais ne manquait pas de nous dire « quand vous aurez fini de jouer, remportez toutes ces ordures où vous les avez prises. Nous n'avions pas souvent le temps de jouer, ni de ranger car nous passions notre temps à construire, préparer un podium pour l'orchestre, nous étions à la fois, musiciens, public et organisateurs. Cela se passait pendant les vacances scolaires on avait le droit de garder nos installations plusieurs jours. mais on se lassait vite, on faisait alors autre chose.

L'hiver on jouait à la marelle dans la maison, cela peut te sembler bizarre, mais nous avions un grand appartement, au rez-de-chaussée un grand hall, la cuisine, une grande salle à manger, un petit salon, une chambre

celle des parents, une buanderie, une salle de bain et les wc. Au premier étage, quatre chambres dont une avec un cabinet de toilette.

Donc, l'hiver, on jouait à la marelle, dans le vestibule, ou aux billes, on jouait aussi à cache-cache dans les chambres, ou plus sagement aux cartes, au jeu des 7 familles. Au moment des fêtes de Noël, quand nous n'avons plus cru au père Noël, nous aidions nos parents à fabriquer des jouets pour les petits. Mon père sciait, assemblait, soudait, ma mère cousait les robes des poupées, des parures de lits, des rideaux pour les fenêtres des maisonnettes, on avait le plaisir de voir construire des voitures, des poussettes, des charrettes. A Noël, pour les plus grands (10 ou 11 ans) nous avions dans nos chaussures le matin 2 ou 3 papillotes et une orange et nous étions heureux, nous aidions les petits à défaire leurs cadeaux, c'était ça le bonheur.

Ce qui nous faisait le plus plaisir c'était quand papa prenait sa mandoline et jouait pour nous devant un feu de cheminée. Quand papa était jeune il jouait du piano pour faire danser, c'est là qu'il a connu ma mère ; ses moyens financiers ne lui ont permis sans aucun doute que l'achat d'une mandoline.

Des jeux, nous en connaissions des tas, quand il y avait de la neige, on fabriquait des skis, avec des planches de vieux tonneaux que nous fixions à nos pieds, avec des ficelles. Nous n'étions jamais à court d'imagination.

Entre neuf et douze ans, je vais quelquefois à l'école, le meilleur moment, de cette période, que j'ai gardé en mémoire, c'est l'heure de la rentrée, qui coïncide avec celle des ouvriers de l'usine. Mon plaisir est, de tenir ouvert le portillon de la barrière du chemin de fer, qui

sépare cette usine du village, cela permet aux ouvriers de passer, sans descendre de bicyclette. Chacun a un mot gentil pour moi ; parmi eux des pères et mères de famille qui s'inquiètent et m'invitent à partir pour l'école.

Tu vas être en retard pépée, me disent-ils. (Pépée est le diminutif que mes parents m'ont donné à ma naissance). Etre en retard étant le dernier de mes soucis, je reste là, debout, plantée sur ce portillon que je maintiens ouvert en m'accrochant d'une main à un pylône de la centrale, qui n'était pas encore. E.D.F, mais s'appelait « la vallée du Rhône ».

Je suis là, debout et fière, je regarde passer ces femmes et ces hommes, comme je le fais quand je regarde travailler les petites fourmis. Ils vont et viennent ainsi chaque jour pour besogner dur et gagner leur pain quotidien.

Bien entendu, cela va de soi, j'arrive en retard en classe, ce qui ne facilite pas mes rapports déjà tendus avec la maîtresse du cours moyen que je ne fréquente pas régulièrement ; à cause de ma santé chancelante, je suis souvent absente.

Je me souviens de cette institutrice ; elle ne me donnait pas non plus l'envie d'arriver à l'heure. Son image est gravée en moi comme un nom sur une plaque mortuaire. Je la vois, là, devant moi, comme si elle y était encore.

Elle entre dans la classe et d'un ton sec, nous ordonne de nous asseoir et de faire silence, je veux disait-elle entendre les mouches voler. Elle enlève son manteau, quitte son chapeau, arrange son chignon d'un geste qu'elle voudrait élégant mais qui se trouve être guindé comme

elle, puis elle retire de dessous son gilet quelques journaux, qu'elle porte comme un « pare balle »

Il faut, *me dit-elle*, que je t'explique que cette personne faisait cinq ou six kilomètres, quatre fois par jour en vélo et par tout les temps, je reconnais qu'elle avait du mérite. Les journaux la préservaient du froid et du Mistral quand celui-ci soufflait comme un damné. Donc elle retire ses magazines, les plie, les range, puis elle commence sa gymnastique biquotidienne. Elle enfle sa règle entre ses deux omoplates, le bras en l'air, le coude très en arrière et elle se gratte le dos pendant un temps qui nous semble interminable ; enfin soulagée de ses démangeaisons, elle s'approche de l'élève qu'elle a dans le nez ce jour là, et du bout de sa règle, elle tapote, caresse ses cheveux, touche son visage, frappe légèrement sur ses mains et s'amuse sadiquement de nos reculs et de nos écœurements.

Pour ma part ayant une infirmité, (je t'en ai déjà entretenu) mon oreille malade suppure, je porte en permanence un fichu sur la tête qui permet d'isoler cette oreille malade aux regards de mes camarades ; elle m'oblige à l'enlever, je perds le coton hydrophile qui tombe sur mon épaule, madame l'institutrice avec sa règle cure dos le fait tomber sur le sol, m'ordonne de le ramasser et de le jeter à la poubelle, puis son long bras sec et noueux, comme une trique, suivi de sa main grise et ridée, son bras te dis-je se tend, s'étire, sa main se détend et d'un geste autoritaire et méchant me montre la porte, et de sa bouche où je n'ai jamais vu une seule dent, car je ne l'ai jamais vu sourire, de cette bouche édentée, sort cette phrase impitoyable, qui résonne encore aujourd'hui à mon unique oreille. « Rentre chez toi grande sale ». Madame Alice SAPRITCH artiste de grand talent, pour qui j'ai une grande admiration, en a très bien campé le personnage au cinéma dans son rôle de « folle cloche ».